Matt Demon

NCIS

Dernière saison

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Matt Demon

NCIS

Dernière saison

© Le jardin d'Aphrodite - Octobre 2018

Sommaire

Règle n°24 :
Ne pas convoiter un collègue de bureau. **3**

Règle n°25 :
Ne pas baiser avec un collègue de bureau. **9**

Règle n°26 :
Tailler une pipe n'est pas baiser. **17**

Règle n°29
Ne pas mélanger travail et sexe. **25**

Règle n°30 :
Éviter la famille des collègues. **33**

Règle n°31 :
Avoir une bonne conduite chez les collègues. **41**

Règle n°32 :
Accorder du repos aux membres fatigués. **49**

Règle n°24 :

Ne pas convoiter un collègue de bureau.

Synopsis NCIS - Saison 14 - Épisode 1 : Gibbs et son équipe enquêtent sur le meurtre d'un Marine à Charlotte (Caroline du Nord). DiNozzo a les oreillons. McGee gagne au loto. Ducky s'inscrit à des cours d'informatique.

ALICIA

Pfou ! J'ai un mal de chien à bâtir un scénar plausible pour ce putain de premier épisode. Je lève la tête de l'écran en entendant la porte de mon bureau s'ouvrir, prête à chasser l'intrus qui ose m'interrompre alors que j'écris un truc super important...

J'ouvre la bouche pour lancer un « Casse-toi, pôv' con ! » au gêneur, et reste bouche bée : dans l'encadrement se tient le mec le plus époustouflant de Californie ; que dis-je : de la Terre, de l'Univers tout entier.

Un beau mec entre Springsteen et Harrison Ford, avec le sourire en coin de Brad Pitt et les yeux perçants de Marlon Brando (jeune), une cicatrice de bad boy sur l'arcade gauche, des cheveux noirs et bouclés à la longueur canaille, du genre que vous rêvez d'y plonger vos doigts... Des Ray-Ban aviateur sur le front, un blouson de moto en cuir noir ouvert sur un maillot de corps blanc qui moule des pectoraux saillants... Aargh !

J'essuie le filet de bave qui coule de ma bouche, déglutis difficilement, tentant d'ignorer l'humidité coupable qui envahit déjà ma petite culotte, et lance avec esprit :

— Euh... Oui ?

C'est pas pour rien que je suis payée à prix d'or comme scénariste ! Ma voix est un peu rauque mais ça va, j'ai résisté à l'envie de me jeter à ses pieds pour sortir sa... Stop, Alicia ! Pense à autre chose : le dernier gâteau raté de ta grand-mère, le gros flic qui t'a verbalisée parce que tu roulais « un peu » trop vite...

— Tu es bien Alicia Riverside ?

Je ne peux que hocher la tête, passant ma langue sur mes lèvres sèches ; celles du haut, parce que celles du bas sont bien mouillées, elles. À l'idée de *sa* langue sur mes lèvres du bas, je vire à l'écarlate et tousse, manquant de m'étrangler. Je vois bien qu'il est surpris : ses yeux s'arrondissent alors qu'il m'examine comme un étudiant devant une grenouille attachée sur une table de labo, les cuisses écartées...

Merde, ça ne s'arrange pas... Je me visualise nue et attachée à la place de la grenouille, sur le ventre, et offerte à toutes les expériences lubriques du bad boy. Un gémissement désespéré sort de ma bouche.

— Oh non ! Euh... oui, ssssé, c'est moi.

Quel sens du dialogue ! Si je continue comme ça, je suis en route vers le Pulitzer. Je bégaye, je bredouille ; la classe !

— Rory Gallagher. Comme le chanteur.

Mes yeux vitreux lui apprennent que je ne comprends pas. Cékiça ?

— Un chanteur irlandais des seventies. Super guitariste de blues-rock. C'est pas grave. Je viens pour bosser avec toi sur le scénar ; le patron s'impatiente légèrement.

— Ah...

Alicia, la championne de la réplique culte ! Je suis blonde, et ça se voit : mes deux derniers neurones ont grillé quand il a enlevé

son blouson. En jean moulant et marcel, il est à tomber. Je lorgne son bras droit couvert de tatouages tribaux, un bras magnifique à la musculature puissante, comme son copain gauche qui lui est vierge de toute déco. Je meurs d'envie d'y planter un suçon pour marquer mon territoire.

— Tu vas t'installer ici ? Avec moi ?

— C'est l'idée, oui. Nous devons travailler ensemble, tu vois.

Mes yeux se posent sur la bosse énorme qui déforme son jean ; je hoquète et relève les yeux précipitamment. Calme, Alicia, c'est pas l'heure de ta glace, même si tu meurs d'envie de voir le bâtonnet... Il s'assoit sur le coin de mon bureau et me sourit. Ses mains larges et bronzées me fascinent ; je les vois déjà courir sur mes seins, mes hanches, mes fesses.

— Tu... tu es... marié ? Tu as une petite amie ? Ou un petit ami ?

J'ai dit ça, moi ? Mon cerveau a émigré dans mon vagin, ce n'est pas possible autrement ! Son sourire s'élargit, dévoilant de belles dents blanches et un peu irrégulières, pas retouchées comme celles des acteurs. Ce petit détail me fait fondre. Ici, à L.A., tous les gens qui travaillent dans le cinéma se font retoucher. Les dents, les lèvres, les seins, le cul. Bon, moi, j'ai rien fait refaire : tout est naturel, et ça me va comme ça.

RORY

Ça sert d'avoir joué au poker : je parviens à masquer mon étonnement. Depuis que je suis entré dans ce bureau, je vogue d'ailleurs de surprise en surprise.

Déjà, je m'attendais à devoir bosser avec une vieille scénariste ratée, du genre obèse à grosses lunettes, tee-shirt immonde et bermuda fleuri, et je tombe sur une jeune femme bien plus séduisante que pas mal d'actrices. Certes, elle a des lunettes, mais des jolies toutes fines en métal posées sur le nez le plus gracieux qui soit.

À mon arrivée, elle m'a regardé comme si j'étais Monsieur Spoke tombé de l'Enterprise, dévoilant une incisive légèrement ébréchée sur laquelle elle a passé le bout de sa langue rose. Ses lèvres délicates au rouge discret m'ont attiré irrésistiblement... J'ai commencé à bander. Négligemment, j'ai posé une fesse sur un bureau libre et j'ai tenté de garder mon self-control en l'examinant en douce.

« *Quel âge peut-elle bien avoir ?* me demandé-je. *Dans les vingt, ou alors guère plus.* » De ma position, je n'apercevais que son tee-shirt Snoopy qui moulait une poitrine bien faite dont les pointes dardaient sous le tissu. Pas de soutien-gorge ? Ma gorge s'est retrouvée sèche tout d'un coup.

Et bam ! Sa question si indiscrète... Elle rougit de charmante manière, secoue sa tignasse blonde nouée en chignon lâche. Chignon que je meurs d'envie de dénouer. J'évite de lorgner sur son cou gracile, ses oreilles finement ourlées que je rêve de mordiller.

— Non, rien de tout ça ; je suis libre. Et toi ?

Hé ! C'est une question indiscrète, d'accord, mais c'est elle qui a commencé ! Et puis j'adore la voir rougir.

— Euh... non. Je veux dire... oui. Enfin, je ne suis pas mariée, quoi.

Je n'en peux plus. Je me lève et m'approche d'elle en lui tendant la main. Elle hésite ; ses yeux d'un bleu de ciel de traîne passent de ma paume offerte à mes yeux, puis elle dépose sa main toute menue dans la mienne et se lève quand je l'attire contre moi. Son corps tout en courbes douces épouse le mien, et elle ne peut ignorer la raideur encombrante qui appuie sur son ventre.

Malgré ses talons hauts, elle arrive à peine à mon épaule contre laquelle elle pose sa joue. Ses mains se posent sur mes fesses et appliquent mon bassin contre elle ; les miennes prennent possession de son postérieur, le caressant à travers son jean. Nous restons ainsi un long moment, dans un silence quasi religieux à peine troublé par nos respirations.

Je suis tellement en harmonie avec Alicia que je ressens jusqu'aux battements de son cœur, le rythme haché de sa respiration. Elle se cambre et se dresse sur la pointe des pieds, les lèvres gonflées entrouvertes, les yeux voilés dans l'attente...

Je fais la moitié du chemin, me penchant jusqu'au moment béni des dieux où mes lèvres épousent les siennes. Prudemment, j'avance ma langue et la présente doucement. En réponse, ses deux mains saisissent ma nuque et me collent façon ventouse pour un baiser torride qui manque de me faire éjaculer très précocement. Sa langue agile s'entortille à la mienne, et sans hésiter elle enroule ses jambes autour de mes hanches, me laissant le soin de la porter et écrasant ma virilité contre son pelvis.

Quand je relève la tête, interrompant ce torride échange pour respirer et réfléchir un peu, je suis subjugué par son visage. Les yeux d'Alicia étincellent, plus sombres que dans mon souvenir, brûlants et emplis d'émotion. Ses joues arborent une délicieuse teinte carminée, ses lèvres gonflées tremblent un peu, avides de baisers, ses narines palpitent au rythme de son souffle court.

— Prends-moi, tout de suite, me supplie-t-elle d'une voix rauque qui me noue les tripes.

— Je n'ai pas de préservatif, ma belle.

— Merde, c'est pas vrai ! Attends...

Elle s'échappe sans préavis et se rue vers un bureau au fond de la pièce, ouvre les tiroirs brusquement.

— C'était le bureau de Serge, un Français sérial-niqueur qui sautait sur tout ce qui bouge. Il avait des présos partout... Tadam ! J'en ai trouvé un. Neuf, encore dans l'emballage.

— Ça vaut mieux, tu sais. Un vieux qui a servi, c'est médiocre comme hygiène.

Elle revient vers moi en se dandinant, un peu rouge ; ses yeux lumineux transpercent mon cœur comme des lasers et le font exploser. Je grimace en examinant le petit carré qu'elle agite sous mon nez, ce qui l'inquiète.

— Ça va pas ? Tu ne veux plus ? Je suis conne...

— Arrête, c'est pas ça.

Je la retiens par l'épaule alors qu'elle s'apprête à reculer. Elle tente de se dégager mais je serre les doigts et son visage se crispe sous la douleur.

— Tu me fais mal ! Lâche-moi !

— Je sais, mais tu vas m'écouter. J'ai envie de toi, mais...

— Mais ?

— Mais ton préservatif, c'est une taille normale, et...

— Tu me fais marcher, là ? Parce que c'est l'excuse la plus bidon qu'on m'ait donnée. Dis plutôt que je ne te plais pas, que...

Je la tire contre moi et l'embrasse derechef, plongeant ma langue dans sa bouche entrouverte. Je n'ai trouvé que cette méthode pour la faire taire, et je la colle contre moi pour qu'elle constate par elle-même que j'ai une grosse envie. Une très grosse, même.

Après plusieurs minutes d'échanges torrides de salive, je repousse doucement mais fermement une Alicia délicieusement essoufflée. Elle mordille sa lèvre inférieure avant de se lancer :

— Alors, tu veux bien ; mais sans préservatif, c'est ça ?

— Non, je veux bien avec, mais je vais avoir du mal avec celui-ci.

— Tu me la joues acteur porno, avec une bite de cheval... Ooh merde, j'ai rien dit.

Elle place sa main devant sa bouche puis pouffe avant de partir dans un fou-rire ponctué de hoquets.

— Bon, j'ai compris, tu te fous de moi. Montre-la, et puis c'est tout !

Règle n°25 :

Ne pas baiser avec un collègue de bureau.

Synopsis NCIS - Saison 14 - Épisode 1 : suite.

ALICIA

Le sourire encore aux lèvres, je m'agenouille devant mon Roméo. À défaut d'échelle, j'aperçois déjà un barreau qui déforme la toile épaisse de son jean noir. Putain... oui, il a envie de moi. Très envie, même ! Après l'avoir consulté du regard, je déboucle son lourd ceinturon de cuir avant de m'attaquer à sa braguette en gloussant nerveusement. Il décolle obligeamment son bassin pour me permettre de faire glisser le pantalon sur ses cuisses musculeuses. Je m'arrête un instant en contemplant sa virilité comprimée dans un boxer rouge. Je fronce les sourcils, incertaine. C'est vrai qu'il a l'air bien monté, ce con !

Inconsciemment, je passe la langue sur mes lèvres tout en abaissant à deux mains le dernier obstacle. Sa bite bondit en avant et vient percuter mon nez. Je pousse un cri aigu en partant en arrière et m'affale lamentablement ; ma nuque cogne violemment contre un pied de mon bureau. Sonnée, un peu groggy, je me retrouve mystérieusement assise dans mon fauteuil, une compresse froide sur le crâne. Rory tapote le dos de ma main droite en murmurant des mots d'apaisement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ma voix est chevrotante, même à mes oreilles.

— Tu es tombée et tu t'es cognée. Rien de grave ; il te faut juste une dizaine de points de suture...

— Quoi ? C'est pas possible !

Je m'insurge et commence à monter dans les tours, mais Rory m'interrompt :

— Je rigole. Tu as juste une petite coupure au cuir chevelu. C'est déjà fini, tu ne saignes plus.

— Ah ! Je suis désolée. J'ai... Tu... On n'a pas idée d'avoir une bite aussi, aussi... Ouais, tu vois, quoi. Je crois que je vais l'adorer.

— Tu as de l'aspirine quelque part ? Tu m'as l'air secouée.

Il a raison, je le suis. Malgré ma migraine, je ne pense qu'à l'anaconda qui m'a attaquée un peu plus tôt. Putain, c'est de l'arme de destruction massive, de l'interdit par la convention de Genève, ce truc ! Et encore, je l'ai à peine entrevu. Il faut dire qu'il a failli m'éborgner en plus de me péter le nez.

Avec toutes ces pensées impures, ma culotte est bonne pour un essorage à 1 800 tours/minute.

Et Rory qui me couve d'un regard d'épagneul pendant que je reprends du poil de la bête... Un coup d'œil stratégique me permet de constater que, s'il a couvert sa vertu, une importante érection continue à gonfler son jean. Un épagneul lubrique, ouais ! Et même le loup de Tex Avery, avec œillades langoureuses et langue pendante.

J'enlève prudemment le linge mouillé qui couronne ma tête ; une misérable minuscule tache rose le décore. Ma coiffure est foutue, pitoyable. Je dois ressembler à une rescapée du Titanic ; où est Leonardo ? Pas besoin, j'ai un super mâle en magasin.

— Tu bandes toujours ?

— Eh oui, tu m'as passablement excité, alors voilà. Ça passera avec une bonne douche.

— J'ai une idée pour me faire pardonner : une bonne pipe, ça te dit ?

Merde, mais pourquoi je parle avec mes ovaires au lieu de mon cerveau ? Je vire au rouge pivoine à nouveau. Moi et ma grande bouche... Encore que je vais en avoir besoin, maintenant.

RORY

Encore une fois, elle m'a surpris. L'instant d'avant, elle était quasi morte, pissant le sang par un trou béant dans son crâne fracassé, agonisant sur le carrelage, et maintenant elle propose de me soulager en me taillant une pipe ! Et le pire, c'est que je ne sais pas comment dire non. Je n'en ai d'ailleurs pas envie. Mais je vais mourir au moment où ses lèvres délicates vont encercler ma queue. Vite, une objection...

— Tu es sûre ? Tu ne me connais pas : je pourrais être porteur d'une maladie, le sida ou une MST quelconque.

— Tu me le dirais ?

— Oui, bien sûr... J'ai fait des tests sanguins il y a trois mois, je pense.

— Et tu n'as pas...

— Non, je n'ai pas. Contrairement à certains, je ne saute pas sur tout ce qui bouge.

Merde, pourquoi j'ai dit ça ? Elle le prend pour elle, c'est évident... Là, j'ai déconné ; je le comprends en la voyant se fermer comme une huître.

— D'accord, j'ai compris. Tu peux aller te finir aux toilettes, c'est dans le couloir à gauche.

— Je suis désolé, Alicia. Je faisais allusion à mon cousin Noël, un coureur de jupons qui est aussi mon colocataire, pour mon plus grand malheur.

— Ah, d'accord... Bon, j'ai du travail ; nous avons du travail. DiNozzo a les oreillons, il ne peut accompagner l'équipe à Charlotte. On s'y met.

— OK, je branche mon ordi sur ce poste ; je comprends...

Nous avons travaillé dans un quasi-silence jusqu'à midi passé. Alicia a un bon feeling et le sens du dialogue ; je pense qu'en fin de journée nous aurons un premier jet acceptable. Son estomac gargouille distinctement, et elle se tourne enfin vers moi, un peu gênée. Elle m'a évité depuis notre incident, me jetant malgré tout quelques regards subreptices.

— J'ai faim, on dirait. Ça te dit, un burrito-salade ? C'est un resto tex-mex à deux pas ; ma cantine, en fait.

— Pas de problème si on peut y aller à pied.

ALICIA

Assis à ma table habituelle, au fond du petit resto, nous sirotons une margarita bien fraîche en silence. Rory ne semble pas pressé de relancer la conversation et examine les lieux d'un œil approbateur. Pablo, le patron, et Frida son épouse ont décoré la salle il y a bien vingt ans ; c'est criard, dans les jaune et rouge, mais finalement chaleureux.

Mon voisin consulte ses messages sur son smartphone et le ferme bien vite. Il est craquant en mode taciturne. Tout à l'heure, j'ai mal pris sa remarque : j'ai cru qu'il me traitait de pétasse saute-au-paf. Bon, j'ai dû lui donner cette impression, quand même : vouloir lui tailler une pipe après une demi-heure, ça fait nympho en manque de baise. Mais c'est pas ma faute si j'adore ça, moi !

Mon deuxième petit ami m'a tout appris et m'a aidée à développer une technique sans faille, qui m'a permis d'épater tous mes amants depuis. Attendez, je ne dis pas non plus que j'en ai eu des tas, je ne suis pas comme ça. Mais voyons voir... Trois... quatre... Oui, j'ai eu cinq amants en tout, à vingt-quatre ans ; ce n'est pas un comportement de chasseuse de mâles, non ?

Je rougis en me repassant le film de mes pas si nombreuses expériences sexuelles, et j'espère que la faible lumière masque mon émoi ; mais peine perdue, Rory a les yeux fixés sur moi ; un sourire de requin découvre ses dents.

— Tu penses à quoi, au juste ? Tu viens de piquer un fard, on dirait.

— Tu crois ? Je... je pensais à reprendre où on avait arrêté.

— NCIS ?

— Non, quand j'ai failli te faire une fellation.

Je n'avais pas prévu de dire ça, mais la margarita est tassée et je suis pompette. Je suis sauvée par Pablo qui apporte une petite bouteille emplie d'un liquide vert que lui a demandée Rory. Enfin, je crois, car ce traître parle espagnol comme un vrai chicano et a plaisanté longuement avec le patron à son arrivée.

— Cuidado, seňor, está muy callente !

— No hay problema, Pablo. Estoy acostumbrado.

Et voilà, je suis mise à l'écart ! Rory arrose copieusement ses haricots rouges de sauce, touille minutieusement, goûte sous l'œil avisé de Pablo avant de lever un pouce victorieux. Fronçant les sourcils, je récupère la fiole et l'examine avant d'arroser copieusement mon chili. Devant les mines soucieuses des deux hommes, je ricane.

— Eh oui, les mecs. Je suis majeure et vaccinée : j'ai droit aux mêmes égards que les hommes dans ce beau pays de liberté qu'est l'Amérique.

Là, je leur ai cloué le bec, à ces deux machos ! J'enfourne une bonne cuillerée de haricots et l'avale direct, et... et... Le feu ! Ce putain de truc, c'est du feu ! Je lâche la cuillère, me lève tout en engloutissant un verre d'eau glacée, m'évente, glapis et suffoque. Je file aux toilettes et plonge la tête dans la cuvette, me forçant à vomir tout ce que contient mon estomac révulsé.

Je suis à genoux devant la faïence maculée, hoquetant et bavant. Une main compatissante passe un linge mouillé sur mon front. Décidément, c'est la deuxième fois de la journée ! Je lève des yeux larmoyants et aperçois Rory dans son rôle d'épagneul. Bravo le tableau ! En fait de femme fatale, je me pose un peu là, souillée et

puant du bec. Si j'en réchappe, je me jette d'un pont. Du Golden Gate, tiens, à peine 350 miles...

Il m'aide à me relever. Comme mes jambes flageolent, il me soutient jusqu'au lavabo contre lequel je m'appuie. Mon reflet dans le miroir fendu en face de moi est impitoyable : yeux injectés de sang, joues rouges et luisantes de larmes, filets de bave sur le menton, lèvres tremblotantes. Elle est belle, la scénariste !

— Je suis désolée, Rory. Je ne savais pas...

— Shhh. C'est ma faute, j'aurais dû t'avertir ; mais comme tu as dit que tu venais souvent, j'ai pensé que tu connaissais la purée de jalapeños ; celle de Pedro est particulièrement forte.

À ma sortie des toilettes, j'ai repris figure humaine. Encore secouée, j'accepte juste un café allongé avant de regagner le bureau.

L'après-midi est studieux ; Gibbs et son équipe résolvent l'enquête avec maestria, DiNozzo guérit sans séquelles, et McGee ne gagne pas au loto, en fin de compte. Et je ne taille pas une pipe à mon collègue. Même si je lorgne parfois sur la bosse suspecte à l'endroit idoine. Mais j'ai été secouée au déjeuner : pas question de faire des folies de mon corps. Pourtant, à force d'épier Rory discrètement, le fond de ma culotte doit ressembler à une serpillière.

Je dois être moins discrète que je ne croyais, car le bad boy me lance :

— J'espère que ça te plaît, ce que tu vois...

— Moi ? De quoi tu parles ? me défends-je mollement.

— J'ai l'impression d'être à poil tellement tes yeux me déshabillent.

— Hé, tu rêves, mec ! Je te regarde parce que... parce que... Merde ! Parce que tu as une belle gueule, un beau cul, une belle bite, et...

Bon, vaut mieux que je la ferme. Pas capable de masquer ses envies de sexe, la môme Alicia. Au moins, si j'avais sa grosse queue au fond de la gorge, je me tairais. Putain, pense à autre chose !

— Euh, bon... On y va ? On se retrouve demain vers 9 heures pour le deuxième épisode ?

— D'accord. Tu mettras une jupe ? Ou une robe ?

— Une... une robe ?

— Oui. Tu sais, ce truc qui laisse les jambes nues et permet de passer dessous pour caresser des endroits chauds et humides...

Règle n°26 :

Tailler une pipe n'est pas baiser.

Synopsis NCIS - Saison 14 - Épisode 2 : Gibbs et son équipe enquêtent sur un cambriolage durant lequel un ancien Marine est mort à New Orleans (Louisiane). Abby a une proposition en or chez Apple, Ducky est amoureux d'une sénatrice.

ALICIA

Le lendemain, en arrivant au studio, j'aperçois une grosse moto garée devant l'entrée. Curieuse, je m'approche : c'est une Honda VFR 800, avec un carénage rouge vif qui en jette méchamment. Avant d'ouvrir ma porte, je lisse nerveusement ma robe patineuse, une Ted Baker en coton imprimé multicolore au col sage et à fermeture dans le dos. Elle découvre mes jambes jusqu'à mi-cuisses, et je me sens un peu gênée de les exhiber ainsi.

Rory est à son poste ; ses yeux s'arrondissent en découvrant ma tenue.

— Ben quoi ? Tu m'avais demandé de venir en robe, voilà !

— Bonjour, Alicia. Tu es... magnifique. Époustouflante. Renversante.

Je rosis sous les compliments. Surtout qu'ils me semblent sincères, mon collègue me dévorant des yeux avec une intensité qui sème l'émoi dans ma culotte. Je fonce tête baissée derrière mon bureau sur lequel je jette mon sac à main ; comme je vais m'asseoir,

j'avise, posé sur le clavier de mon ordi, le carré reconnaissable entre mille d'un emballage de préservatif.

Aaarg ! Je me laisse tomber sur mon siège à roulettes qui ripe – le salaud – et part en arrière, et je m'affale comme une bouse sur le carrelage.

— Putain, merde, merde, merde ! Ça fait mal... je crie d'une voix de tête.

Rory s'approche pour m'aider à me relever, mais mon regard furibond le fait hésiter : s'il me touche, je hurle. Péniblement je me dresse en m'aidant du bureau, rabaissant tardivement ma robe qui dévoilait mon nombril, au moins.

Au moins, il sait que j'ai mis une culotte, l'enfoiré. Je grimace en tâtant prudemment mon coccyx qui a dû exploser sous le choc. En effet, je me suis à peine protégée, tellement j'ai été surprise.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? Te masser la zone douloureuse, par exemple.

— Si tu essaies, je t'explose les coucougnettes à coups de stilettos ! ronchonné-je.

Rory lève les paumes en signe de paix, et je m'assois avec les précautions d'une mamie percluse de rhumatismes. La douleur s'estompe heureusement, me faisant espérer de moindres dégâts. Peut-être qu'un bon massage de la région environnante serait une bonne chose, après tout. Mais pas par le motard lubrique, non !

Je démarre mon ordi puis sors le préso du clavier, non sans remarquer qu'il est de taille XXL. Bien sûr ! Avec le salami que trimballe mon collègue, il doit être obligé d'aller s'approvisionner en emballages dans un cirque ! Préservatifs pour éléphants ! Inconsciemment, je passe la langue sur mes lèvres, me demandant si j'arriverais à avaler tout le morceau.

Oui, je sais, je suis gourmande ; je ne fume pas, je ne me drogue pas, je bois peu (un coup dans le nez et je tourne miss catastrophe), mais j'adore faire l'amour, sans me fixer beaucoup de limites.

Bon, il faut déjà que j'aie des atomes crochus avec mon partenaire, ce qui est quand même rare ; mais après, je suis partante pour faire des folies de mon corps. Maintenant, une pénétration par Superbite, tu dois la sentir passer, surtout dans le petit trou... qui n'aurait plus rien de petit, après, c'est sûr. Mais quand même, ce doit être quelque chose de mémorable à raconter à ses enfants, des années plus tard à la veillée...

Alors évidemment je souris, les yeux rêveurs et les joues roses d'émoi ; évidemment, il s'en aperçoit et m'adresse un clin d'œil ravageur. Mon clito fait un bond dans mon slip alors que je tente de prendre un air innocent.

— Ben quoi ?

RORY

Elle est perdue dans des pensées érotiques, la douce Alicia. Je l'ai tout de suite compris à la façon qu'elle a de mordiller sa lèvre inférieure, les yeux rêveurs. Putain, quand elle fait ça, j'ai une furieuse envie de la culbuter à la hussarde sur le bureau ; ma bite comprimée me fait mal.

— Tu pensais à moi, là ?

— Pff ! Ne ramène pas tout à ta petite personne, mec. Je faisais la liste des courses ; faut que je passe au Wal-Mart faire quelques achats ce soir.

— Pense à acheter du beurre : je te ferai Marlon Brando dans « Le dernier tango »...

J'exagère peut-être ; je passe sûrement pour un goujat, mais je mettrais ma main de joueur de poker au feu : Alicia rêvait que nous faisions des choses très cochonnes. Ses yeux s'arrondissent quand elle comprend de quoi je parle ; elle rougit jusqu'aux oreilles, qui sont dégagées par sa coiffure en chignon lâche.

— Reuhh ! fait-elle en déglutissant péniblement, puis elle s'étrangle et vire au rouge sombre.

Je commence à envisager d'utiliser un stylo Bic pour lui faire une trachéotomie, puis j'opte pour quelques claques du plat de la main entre ses omoplates. Elle se calme peu à peu et respire à pleins poumons pour récupérer. Je laisse ma main sur sa peau nue, juste sous la nuque, admirant sa poitrine dont les tétons gonflent agressivement le fin tissu de la robe.

Elle intercepte mon regard et sourit, creusant deux adorables fossettes sur ses joues. Sans plus réfléchir, je me penche et dépose un rapide baiser sur son nez. Mais comme elle lève la tête, j'atterris pile poil sur ses lèvres. Je ne suis pas un saint ; je fais avec.

Une minute plus tard, nous nous embrassons toujours ; Alicia a noué ses bras autour de mon cou, des fois que j'aurais l'idée saugrenue de vouloir partir au galop, et j'ai empoigné ses fesses à deux mains, sous sa robe, dès qu'elle s'est soulevée pour venir à ma rencontre. Et je peux vous dire qu'elle porte un string tout ce qu'il y a de minuscule.

Nos langues procèdent à une exploration mutuelle et à un échange de salives. Sa bouche exhale un parfum de menthe, de chlorophylle et de café, et j'ai envie de la goûter encore pendant des heures. Mais j'ai aussi envie de faire plein d'autres choses qui impliquent divers fluides et d'autres orifices que la bouche. Quoique sa bouche suçant mon gland, ses lèvres entourant la base de ma bite...

Je retiens un gémissement de pur désir, et mon jean est soudain trop étroit de deux ou trois tailles, tellement que ça devient douloureux.

ALICIA

Je sens contre mon pubis une excroissance de la taille du cuirassé Potemkine. C'est pas vrai... j'ai trop envie de lui faire tout plein de choses, de le recevoir dans mes orifices. Enfin, s'il arrive à entrer sans péridurale, je ne suis pas maso !

Il pétrit mes fesses, le salaud ; il a même inséré des doigts sous mon string et les a plongés dans mon intimité. C'est pas vrai, je sens monter un orgasme par vagues depuis mon bas-ventre liquide. Il doit y avoir une méga-flaque sur le carrelage ; il va falloir faire venir les pompiers pour sauver les studios. Puis je jouis en criant, me détachant des lèvres de Rory et m'arquant, les yeux révulsés.

Je reprends mon souffle lentement avant de porter à nouveau mon attention sur le bad boy.

— Merci ; ça faisait longtemps.

— Même pas toute seule, sous la couette ?

— Si, bien sûr, mais ça ne compte pas. Pas vraiment. Là, c'était bien mieux. Allez, pose-moi, je meurs d'envie de m'occuper de toi...

Je me suis agenouillée entre ses jambes et j'ai ouvert son jean ; cette fois, instruite par l'expérience, je me suis reculée assez pour ne pas me prendre un coup de matraque dans le nez. J'ai bien fait, parce que son engin est encore plus imposant que dans mon souvenir ; il se dresse en oscillant, vivant obélisque, hymne à la virilité. Je m'en lèche les babines par anticipation.

Ma vieille, tu as intérêt à assurer : la réputation des Riverside est en jeu !

Je souffle sur la hampe veinée, sur les lourds testicules à peine masqués par une courte toison sombre ; ravie d'entendre Rory jurer entre ses dents, je passe le bout de la langue sur son méat et cueille une goutte de liquide iodé. Il est à point, je vous le dis !

Sans plus attendre – j'en ai trop envie –, je gobe le gland. Gonflé à bloc, il emplit bien ma bouche. Sacrément bien plus que ceux de mes précédents amants. Pas si nombreux que ça, comme je l'ai expliqué, mais quand même, j'ai un vécu. Et cette bite-là, elle me plaît beaucoup, elle m'inspire.

Tiens, DiNozzo, si c'était un homo refoulé ? Il fait chier McGee parce qu'il est attiré par lui ; je pourrais placer une scène où il se fait draguer par un Village People ?

Et voilà que j'en oublie mon coscénariste qui proteste. Ça va pas, mon lapin ? Allez hop, j'avale sa grosse carotte en déglutissant comme une pro, jusqu'au moment où mes lèvres touchent le pubis. Bon, là je suis en apnée et me la joue « Le Grand Bleu » jusqu'à ce que je doive remonter à la surface pour respirer. En reprenant mon souffle, j'ai le plaisir de voir que Rory est salement atteint. Ses mains sont crispées sur le bureau contre lequel il s'appuie, la bouche arrondie. Ses yeux me supplient de continuer ; comme je suis une bonne fille, j'obtempère et engloutis son Zeppelin. En tout cas, il n'est pas gonflé à l'hélium car il éjacule de longues rasades de semence direct dans ma gorge.

Putain, il fait pas semblant : il a dit la vérité quand il affirmait ne pas avoir baisé depuis quelque temps ! Je me redresse en souriant.

— Alors, moussaillon, on avait du retard à rattraper, à ce que j'ai compris ?

RORY

Waouh ! J'ai perdu mon self-control quand je l'ai vue plonger le nez dans mes poils pubiens, toute la longueur de ma bite enfouie dans un fourreau étroit qui la massait. Et maintenant Alicia se redresse, passe la langue sur ses lèvres gonflées et luisantes ; ses yeux pétillent, mutins et ensorceleurs. On pourrait tomber raide dingue de ces yeux-là.

Le téléphone sonne, rompant la magie de l'instant. Alicia décroche après avoir vérifié l'appelant ; fronçant les sourcils, elle mordille son pouce et hoche la tête. Après avoir raccroché, elle affiche une mine désolée.

— Le big boss m'attend. Je prends les trois scénars qu'on a avancés ; je mange avec lui ce soir, donc on se voit pas avant demain. Merde.

— Comme tu dis. Je suis impatient de goûter ton intimité ; je parie que je vais adorer.

— Aarg ! Traître, me dire ça alors que...

— Alors que le devoir t'appelle. Cette nuit, tu rêveras de ma langue ; et pas que, je pense.

Elle se sauve comme si elle avait le diable à ses trousses, mais elle arrive à me faire un doigt d'honneur en franchissant la porte.

Règle n°29

Ne pas mélanger travail et sexe.

Synopsis NCIS - Saison 14 - Épisode 4 : Gibbs et son équipe enquêtent sur un accident de camping-car impliquant un Marine, à San Diego (Californie). DiNozzo se met en ménage avec une drag-queen. Gibbs construit un pédalo. McGee se fait des dreadlocks.

RORY

Quand j'arrive au bureau, je suis un peu inquiet. Que voulait le boss ? Pourquoi convoquer Alicia et pas moi ? Je sais trop que c'est un chaud lapin, et j'éprouve un sentiment inconnu chez moi : de la jalousie. Je pose casque et sacoche sur mon bureau avant de m'approcher d'Alicia, qui mordille une branche de lunettes en lisant sur son écran.

— Bonjour, ça va ?

— Mmm... répond-elle sans lever la tête.

Bon, y a un truc qui va pas : son visage est fermé, elle reste obstinément scotchée à ce qu'elle lit. Je me baisse pour avoir la tête à hauteur de la sienne, mais elle refuse de me regarder. Je replie d'un coup sec l'écran de son portable et elle fait un bon en arrière en poussant un cri.

— Hé, crétin ! Tu vas pas bien ? Tu as failli m'écraser les doigts !

Au moins elle me regarde, maintenant, mais si ses yeux étaient des Uzi je serais raide mort. Bon, au moins c'est certain : il y a un réel problème.

— Tu m'expliques ? Hier matin tu me tailles une pipe d'enfer, et ce matin tu m'accueilles comme si j'avais détroussé une petite vieille.

— J'ai dîné avec le boss et la secrétaire exécutive, Maryjane. Elle m'a appris des trucs sur toi...

— Maryjane ? C'est qui ? Je ne connais aucune Maryjane !

Merde ! Vu sa réaction, j'ai l'impression que ce n'est pas la bonne réponse. Je recule instinctivement ; j'ai soudain l'impression qu'elle pourrait m'arracher les yeux. Ou autre chose.

— Ouais, c'est ça ! Tu sautes tellement de bimbos à méga-nichons que tu ne te rappelles même plus leurs prénoms ! Tu es bien comme tous les autres : pressé de tremper ton biscuit, pressé d'oublier avec qui. Eh bien, c'est Maryjane, la blondasse refaite que tu as sautée en partant d'ici, hier aprèm...

Bon, là, il y a quand même un souci ; pas facile de prouver ce qu'on n'a pas fait, n'est-ce pas ? Je connais bien le boss : c'est mon beau-père ; mais jamais je n'ai sauté ses collaboratrices, moi ! Y a que mon frère qui... Merde, je suis sûr que c'est ça, en plus.

— Alicia, écoute-moi une minute, s'il te plaît. Ta Marymachin t'a donné mon nom ET mon prénom ? Ou juste mon nom ?

Ma jolie scénariste se fige juste avant de m'envoyer une nouvelle salve de Scuds ; elle tortille du nez, se mord la lèvre et tire sur son lobe d'oreille droite en même temps. Au poker, ce doit être une cata : je lis en elle à livre ouvert.

— Euh... Ton prénom... Je...

— Parce que mon frère Noël a le même nom de famille que moi, ce dont tu te doutes un peu. Sauf que lui est tellement obsédé qu'il en arrive à sauter des repas.

— Ton frèèèère... Merde ! Alors c'est lui qui a baisé avec Maryjane ?

— Des Gallagher, à L.A., doit y en avoir d'autres ; mais dans ce milieu, il y a mon frère et moi. Alors, comme ce n'est pas moi... Si tu veux, on passe la voir ; son bureau est dans le bâtiment B, je

pense. Dix minutes aller, deux minutes pour dire bonjour bonsoir, dix minutes retour.

Alicia se lève, ouvre la bouche, se rassoit en me regardant, rougit et baisse la tête. Elle affiche une mine tellement déconfite en levant les yeux sur moi que je ne peux retenir un sourire de contentement : elle me croit.

Comprenons-nous : je suis prêt à aller rendre une petite visite à Marytruc. Je ne la connais pas. Au mieux, je l'ai aperçue dans un quelconque service des studios. Mais je préfère qu'Alicia me fasse confiance, sur ce point comme sur d'autres.

ALICIA

Bon, je viens de passer pour une cruche, ou c'est juste une impression ? Rory n'est pas en mode méprisant ou compatissant, je n'aurais pas supporté. Sagement, il s'installe à son bureau et démarre son portable ; il est chargé d'écrire des dialogues entre les membres du NCIS, et il est génial pour cela. Pendant ce temps, je développe l'intrigue de l'épisode 4 et prépare le suivant.

Après avoir bien avancé, nous faisons une pause-café bien méritée. Je regagne ma place devant mon micro et Rory s'installe à sa place favorite, les fesses sur le bureau, exactement là où je l'ai sucé hier. Instantanément je rougis et baisse la tête sur mon clavier.

— Dis donc, Alicia, tu n'as pas mis de robe ce matin ?

— J'étais un peu fâchée, tu sais. Je suis bête, je ne t'ai pas fait confiance...

— Après tout, tu me connais à peine. Mais je te jure que je ne suis pas comme Noël ; je n'ai pas envie d'aller voir ailleurs alors que je t'ai, toi et tes lèvres si douces. À ce propos, je t'ai promis de m'occuper de tes lèvres du bas, hier soir ; et je suis un homme de promesses.

Là, je ne sais pas comment j'ai fait. J'ai eu un coup de chaud, j'ai levé les deux mains vers mon front et j'ai envoyé valdinguer mon mug en plein milieu de mon clavier. Je pousse un hurlement

dans les aigus, me brûle les doigts et m'asperge en retournant mon portable pour chasser le café. Quand je le repose, l'écran est éteint.

— Merdemerdemerde ! Mais je suis conne !

— Tu t'es brûlée ?

— Un peu, mais c'est rien : mon micro est mort !

Je dois faire une mine catastrophée car Rory s'approche pour me prendre dans ses bras. Gentiment, il caresse ma nuque d'une main dont les doigts plongent dans mes cheveux libres tandis que son autre main s'est posée au creux de mes reins. Gentiment ? Ouais, il bande comme un âne ! Un machin tout dur appuie contre mon ventre, et je suis prête à parier cent dollars que ce n'est pas un étui de violon.

— Je vais apporter ton micro à mon frère ; Noël est super doué pour tout ce qui touche à l'informatique. Il va réparer ton micro, à tout le moins il va sauvegarder le contenu de ton disque dur.

— Il travaille pour les studios lui aussi ?

— Comme technicien indépendant, oui. Je vais passer le voir. Pendant ce temps, tu devrais aller chez toi te changer. Tu habites loin d'ici ?

— Pas trop, à Venice.

— Hé, Mademoiselle a les moyens ! Chapeau bas !

— Y a que le chapeau qui est bas ! Le reste est bien haut...

— Tu me fais de l'effet, baby. De te voir provoque une réaction physique irrésistible. L'appel de la Nature, en quelque sorte. Nous sommes presque voisins : je loue une maison à Santa Monica.

— Bon, tu t'occupes de mon micro ? Je file me changer.

— Oui, et n'oublie pas : mets une petite robe d'été cette fois.

— Tu es un incorrigible garnement ! Mais c'est d'accord.

RORY

Comme je le supposais, mon frère a réussi à réparer le micro d'Alicia. Au sèche-cheveux, principalement, après avoir démonté la coque.

— Elle a du bol, ta copine ; si elle avait mis du sucre dans son café, ça aurait été plus difficile ; mais là, juste un peu d'eau, c'était pas trop grave. Mais dis-moi, elle est comment, cette Alicia ?

— Juste une instit retraitée à chignon souffrant d'embonpoint ; mais elle est sympa, pas trop guindée. Et elle bosse bien, en plus.

Noël se désintéresse aussitôt du cas Alicia pour revenir à son travail de régie ; il est doué et bosse régulièrement pour les studios Columbia, assez pour bien gagner sa vie. En plus, il rencontre pas mal de jeunes femmes dans ce milieu : figurantes, coiffeuses, esthéticiennes, costumières ou autres, et n'est jamais en peine pour assouvir ses bas instincts. Je le décoiffe affectueusement – même s'il m'énerve par son choix de vie, c'est mon frère – et je regagne le bureau.

Alicia arrive quelques minutes après moi, resplendissante dans une petite robe fleurie qui épouse à ravir ses formes. Elle semble un peu gênée ; ses joues se parent d'un rose délicieux quand je la serre contre moi pour l'embrasser. Je la repousse à bout de bras et lorgne sa poitrine libre de tout soutien.

— Alicia, tu es adorable ainsi ; je devrais t'interdire de porter un pantalon.

— Oui, et le spectacle te plaît ? Tes yeux sont en plein dans mon décolleté.

— Tu as des seins adorables, d'ici. Tu sais que je ne les ai pas encore vus, ces jolis tétons ? Je pourrais peut-être commencer par eux ; les caresser, les lécher...

— Arrête, s'il te plaît ! Alors, mon micro est mort, n'est-ce pas ?

— Eh non ! Mon frère l'a réparé. Je l'ai juste mis en charge en arrivant car la batterie bat de l'aile, mais tout fonctionne.

— Oh ! Tu le remercieras pour moi : il est génial, ton frère !

— Merci pour lui. Ce n'est pas le mauvais cheval, mais il a du mal à devenir adulte. Je ne désespère pas de le voir tomber un jour sur une fille qui lui plaira vraiment et pour laquelle il changera...

Bon, on bosse deux bonnes heures puis je m'occupe de toi comme promis, d'accord ?

ALICIA

— Mmmm. Euh...

Et l'Oscar des meilleurs dialogues est attribué à l'unanimité à Alicia Riverside pour l'ensemble de son œuvre ! Encore une fois je patauge lamentablement, passant par cinquante nuances de rouge (ça pourrait faire un bouquin, ça, non ?). Je reprends ma respiration car l'air vient à manquer dans mes petits poumons. Au secours, SharkRory va dévorer la petite blonde sans défense !

— Alors on fait comme ça, ou tu préfères que je te montre mes talents tout de suite ?

— On va bosser un peu ; je n'ai rien écrit ou presque, aujourd'hui. Bon, Gibbs construit un pédalo...

Je m'installe devant mon ordinateur, faisant mine de réfléchir. En réalité, ma culotte (en fait, un string microscopique que j'ai osé mettre quand je me suis changée) est à tordre. Et si je continue à penser à la langue de Rory furetant entre mes cuisses, je vais devoir installer une bassine sous mon fauteuil, sinon le pédalo de Gibbs va flotter sans peine.

Je serre les cuisses en retenant un gémissement ; c'est du moins ce que je crois, car mon collègue lève des yeux étonnés sur moi.

— Ça va ? Je t'ai entendue...

— Oui, bien sûr, l'interromps-je, alarmée d'être si transparente.

— Une sorte de couinement de souris ; j'ai cru...

— Bosse, il faut qu'on finisse cet épisode aujourd'hui !

— D'accord, mais à la pause je récupère ta culotte, si tu en as une ; c'est le cas, non ? Tu n'oserais pas venir travailler sans un bout de tissu symbolique pour protéger ton intimité ?

— Mon lapin, j'ose si je veux, quand je veux !

Pourquoi j'ai dit ça, moi ? Encore une fois, c'est un coup de mon vagin qui répond à ma place. Je baisse la tête sur mon clavier, mais Rory ne lâche pas le morceau.

— Demain, tu peux venir sans rien sous ta robe ? Ce sera une motivation supplémentaire pour moi, tu sais. Je suis prêt à t'inviter au restaurant le soir si...

— Dans tes rêves, mec !

Règle n°30 :

Éviter la famille des collègues.

Synopsis NCIS - Saison 14 - Épisode 5 : un Marine trouve une montre usagée sur le trottoir à Toronto (Canada.) Le NCIS enquête. Ducky est arrêté pour possession d'ecstasy. Abby fait venir des Chippendales dans le labo pour son anniversaire. Bishop prend des cours de tricot.

RORY

Je suis plongé dans l'écriture et je ne vois pas passer le temps. Quand je jette un œil à ma montre, je constate qu'il est déjà 13 heures. Et bien sûr mon estomac vide en profite pour se rappeler à mon bon souvenir. Je referme mon portable en vitesse ; le claquement fait sursauter ma jolie voisine.

— Allez hop, c'est l'heure. Viens ici que je m'occupe de ton cas, petite dévergondée. Je parie que ta petite culotte va s'envoler dans les vingt secondes qui suivent.

— Alors ça, je demande à voir, réplique Alicia en relevant le menton, un sourire mutin endiablant son visage.

Elle se lève, s'approche d'un pas décidé et s'arrête juste devant moi, pose les mains sur ses hanches et continue :

— J'ai envie de ta langue depuis ce matin ; tu as intérêt à assurer.

Ce disant, elle soulève brièvement sa robe jusqu'à dévoiler subrepticement son minou. J'ai à peine le temps de voir que : un,

elle n'a pas de culotte ; deux, sa toison se limite à un petit triangle blond sur un pubis gonflé et fendu haut. Je déglutis difficilement et lève les yeux pour constater que la petite coquine arbore un franc sourire. Elle n'est pas dupe ; elle sait qu'elle m'a déstabilisé en osant ce geste. Lors de son dernier passage aux toilettes, la traîtresse en a profité pour ôter ce symbolique rempart.

Bon, pas de problème, il ne me reste plus qu'à assurer ! Ma queue est affreusement comprimée dans mon pantalon de cuir mais ce n'est pas le moment : je dois m'occuper de la plus jolie scénariste du monde. Je la reconduis vers son fauteuil et l'installe les fesses juste au bord, m'agenouillant quasi-religieusement entre ses jambes que j'écarte fermement. Ma douce n'offre guère de résistance, au contraire. Enfin je retrousse sa robe et dévoile son intimité : un tout mignon pubis bombé, fendu comme un abricot et aussi doré.

La vulve est soigneusement épilée, exposant crûment de petites lèvres au rose virginal déjà mouillées de rosée. La coquine est fort excitée, ma foi. Je m'approche et souffle sur les fins poils blonds ; Alicia frissonne et ne peut retenir un gémissement. Levant les yeux, je croise son regard embué avant de passer ma langue de bas en haut entre les plis soyeux et nacrés. Ma belle hoquette, son ventre se creuse comme elle plonge ses doigts dans ma chevelure.

Je replonge ma langue en elle, aspire ses nymphes puis son bouton érigé. Mes doigts caressent l'intérieur de ses cuisses, si tendre et sensible, arrachant un cri de plaisir à ma victime consentante. Elle décolle vite sous mes caresses, et tout son corps se convulse autour du point d'ancrage de ma bouche, qu'elle inonde d'un liquide suave et iodé dont je me délecte.

Les deux mains plantées dans mes cheveux, elle s'arque soudain, tétanisée, criant le plaisir qui la transporte. Puis elle retombe, alanguie. Et m'adresse un sourire apaisé, si doux que mon cœur chavire de bonheur. Ébouriffant mes cheveux pour me remercier, elle lance :

— Merci ! Tu as été génial, Rory. J'ai adoré ce que tu arrives à faire avec ta langue.

— Et tu n'as pas idée de ce que je peux faire d'autre...

— Avec la langue ?

— Avec tout.

— Je le note. Ben, tu sais quoi ? J'ai faim.

Moi aussi. Malgré la raideur encombrante dans mon pantalon, je me redresse et tire à moi ma compagne pour lui rouler une pelle baveuse, imprégnée de son odeur intime.

ALICIA

Il est sacrément doué, ce salaud ! J'ai grimpé aux rideaux plus vite qu'un écureuil dans un arbre tellement il est doué avec sa bouche. Et avec ses doigts, oui, aussi. Il faut lui rendre justice : Rory a un talent fou, et je suis heureuse de donner mon corps à la science pour qu'il puisse encore progresser.

J'aimerais aller plus loin mais le devoir nous appelle ; nous sommes à la bourre malgré nos efforts conjugués. Alors je file aux toilettes me refaire une beauté (traduire : éponger mon intimité qui a dû déverser sur mes cuisses de quoi faire déborder le lac Powell). Je suis rassurée quand je m'inspecte dans le miroir au-dessus des lavabos : les pommettes rouges, certes, les yeux un poil trop brillants, quelques mèches échappées de mon chignon. J'avais peur de ressembler à une folle tellement j'avais perdu pied en jouissant si fort.

Je lisse mes cheveux, retouche mes lèvres en trois coups de bâton. Une moue à mon reflet et je file. Nous allons chercher des sandwichs à la cafét' puis bossons super bien pendant trois bonnes heures, alternant longs silences (avec regards complices et sourires pleins de promesses) et discussions techniques. Les Chippendales d'Abby seront-ils deux ou trois ? Comment passent-ils les sécurités du NCIS ? Ne faudrait-il pas, par conscience professionnelle, que j'aille voir un spectacle de Chippendales ?

Mon smartphone me tire de mes pensées qui prenaient un tour lubrique : maman.

— Salut, m'man !

— Je t'embrasse, Ali. Tu n'as pas oublié que tu dois conduire ta grand-mère au funérarium pour 18 heures, j'espère.

— Merde ! Euh, un peu...

— Elle t'attend, dépêche-toi !

— Mais... je fonce !

Je me tourne vers Rory qui me tend une carte de visite.

— Si tu as le temps après tes obligations familiales, tu peux passer chez moi ? On ira grignoter quelque chose ensemble.

— Faut que je file : mamie va péter un câble si elle rate l'inhumation.

— Tu as perdu... s'inquiète mon sextoy préféré.

— Non : mamie adore simplement assister aux inhumations des vieux du quartier.

Je laisse monsieur Univers en plan ; j'ai bien l'intention de débarquer chez lui pour tester ses connaissances en matière de Kâma-Sûtra. Plongée dans un brouillard lubrique, je confonds marche avant et marche arrière et percute sèchement la moto garée derrière ma Mini. Dans le rétroviseur, je vois la Honda faire un soubresaut, osciller avant de se rétablir sur sa béquille, Dieu sait comment. Merde ! J'adresse un sourire contrit à Rory qui a surgi, l'œil furibond ; il me crie des trucs que je m'empresse d'ignorer. Pas le temps de descendre, je file vers mes obligations.

RORY

J'ai bondi en comprenant ce qui venait de se passer, m'attendant à moitié à retrouver ma bécane écrasée sous la voiture d'Alicia. Heureusement que je l'avais mise sur béquille centrale : ma Honda a pris le choc dans la roue avant et a reculé sans chuter. Surpris, je m'aperçois alors qu'Alicia enclenche la marche avant et file sans constater les dégâts. La peste ! Si elle a le culot de venir chez moi,

je vais lui faire subir les derniers outrages. Le pire, c'est qu'elle n'attend que ça. Ma tension monte en flèche comme je m'imagine la prendre en levrette, lui défonçant son joli petit cul jusqu'à ce qu'elle demande grâce.

En soupirant, je vérifie que la jante avant n'a rien, le pneu non plus... Ça a l'air d'aller, mais je vais passer voir Rico, mon pote garagiste. En même temps je ferai la révision : autant faire d'une pierre deux coups. Je m'équipe et ferme le bureau avant de démarrer ma bête. Je vais rouler tranquille pour tester la suspension et le frein avant.

ALICIA

Heureusement que mes parents habitent à dix minutes des studios ; je suis presque pas en retard, juste de cinq minutes : mamie va me laisser la vie sauve. Le temps d'embrasser papa qui lit le journal et maman qui cuisine, mamie est déjà dans la voiture, son volumineux sac à main sur ses genoux cagneux. Maman donne ses dernières directives, comme d'hab' :

— Ali, tu viens manger dimanche, j'espère. Je fais un ragoût de bœuf au gingembre et une tarte pommes-chocolat-cannelle...

Aarg ! Je prie souvent pour éviter d'être coincée encore un dimanche avec mes parents, mais maman cuisine si bien... sa tarte est une tuerie ! C'est pas juste, je suis o-bli-gée d'y aller. Je m'installe au volant sous l'œil scrutateur de mamie.

— Merci, ma chérie. C'est l'enterrement de Charles Merrick, et je ne raterais ça pour rien au monde.

— C'était un de tes petits amis ?

— Petit ami mon cul ! Nous étions ensemble à la maternelle et ce fumier me piquait sans arrêt mes scones. Jusqu'à ce que je lui shoote dans les burnes. Résultat, j'ai été punie. Mais ce trou du cul ne s'est plus approché de moi à moins de dix mètres. Même aux réunions du centre paroissial, il s'asseyait à l'autre bout de la salle.

— Tu aurais pu lui pardonner, mamie ; c'était il y a plus de cinquante ans !

— Plutôt soixante-quinze, en fait. Il a essayé de s'excuser une fois, il y a cinq ans. J'ai sorti mon calibre 45 et il n'a pas insisté.

Oui, mamie trimbale partout son Colt au milieu d'une artillerie lourde à faire pâlir un gang new-yorkais. Avec ça, son sac à main doit peser une tonne, et personne n'a le droit de l'ouvrir ; même pas moi, sa petite-fille chérie. Et pourtant ma grand-mère mesure un mètre cinquante maxi pour quarante-cinq kilos : pas vraiment un gabarit de GI.

— Alors ça y est, tu t'es trouvé un mec ? Il baise bien, au moins ?

— Mamie... m'offusqué-je, pas vraiment choquée par la crudité de ma passagère. Oui, j'ai un nouveau copain, mais...

— Ah, je le sentais ! Il est bien monté ? Je ne veux pas que ma petite Alicia tombe sur un mou du gland comme ton défunt grand-père, paix à son âme.

— Mamie, je ne veux rien entendre.

— Tiens le volant au lieu de te boucher les oreilles. Je ne comprends pas que tu aies acheté une voiture si petite, d'ailleurs. De mon temps...

Aïe ! Je m'efforce de ne plus écouter quand elle démarre sur sa jeunesse. Heureusement que nous arrivons au salon funéraire. Je dépose mamie sous l'auvent de l'entrée car il commence à pleuvoir. Un déluge, comme ça arrive parfois en Californie. Mon Dieu, et Rory sur sa moto (si elle n'est pas trop accidentée), il doit me maudire... Je lui téléphone et tombe sur sa boîte vocale. « Rory, je suis désolée, vraiment. Je te paierai les réparations, je te jure. En argent ou en nature, comme tu voudras, mais plutôt en nature si possible. Je vais passer chez toi pour essayer de me faire pardonner. J'ai ma petite idée... »

Je passe d'abord par ma maison pour régler un détail qui devrait rattraper le coup avec Rory. J'en profite pour me changer

et m'habiller sexy, une minijupe noire et un top en stretch blanc sans rien dessous. Arrivée chez lui, je trouve une place à vingt mètres de sa maison. À travers le rideau de pluie, je distingue une vieille maison en bois qui aurait bien besoin d'un coup de peinture. Pas bricoleur, le Rory ; pourtant, je le sais adroit de ses mains... Je fonce sous la pluie, évitant de justesse une chute en faisant de l'aquaplaning sur son perron. Merde, je suis trempée ! Enfin, mon top surtout qui est complètement transparent. Quelle idée de ne pas mettre de soutien-gorge, aussi ! Bon, je serai plus vite à poil pour me faire pardonner...

Règle n°31 :

Avoir une bonne conduite chez les collègues.

Synopsis NCIS - Saison 14 - Épisode 6 : La femme d'un Marine se casse une dent au MacDo de Reno (Nevada). Le NCIS enquête. Bishop inonde la cave de Gibbs pour voir si le pédalo flotte. DiNozzo arrive au bureau en deltaplane. Raide défoncé, Ducky plane dans sa morgue.

RORY

Je descends une bière avec Rico tout en contrôlant ma Honda : elle n'a rien. Par contre, je pense sérieusement à me venger sur les fesses d'Alicia. Cette petite garce s'est sauvée sans demander son reste ; je m'imagine déjà lui faire subir les derniers outrages... Le problème, c'est qu'il y a des chances qu'elle aime ce que je lui mitonne. Je commence à bander en pensant à son joli petit cul, à la courbe de ses hanches si voluptueuses...

— Hey, mec, tu m'aides cinq minutes sur la Triumph ?

C'est Rico qui me désigne une antique Triumph Bonneville qui a connu des jours meilleurs. Je hoche la tête et finis ma Corona avant de donner un coup de main à mon pote pour déplacer la vénérable anglaise. De toute manière, la pluie dégringole toujours ; je peux bien attendre un peu avant de rentrer chez moi. Mais rapidement, Rico se rend compte que je suis ailleurs et il me chasse en ricanant.

ALICIA

Putain de pluie ! Je ne vois pas de sonnette et frappe trois coups à la porte d'entrée avant de l'ouvrir et de me faufiler en douce. Rory va avoir la surprise de sa vie. En attendant, j'avance à pas de louve dans l'entrée, prenant garde à ne pas faire craquer le parquet. J'arrive dans le séjour, une grande pièce carrée chaleureuse, parquet de chêne verni, grands fauteuils en cuir fauve, murs décorés d'aquarelles lumineuses. Et dans un fauteuil près de la baie vitrée, mon gros nounours qui dort à poings fermés. Yes !

Allez, Ali, à l'eau ! Enfin bref, fonce ! Je m'approche sans bruit et fais passer mon top trempé par-dessus mes cheveux collés par l'humidité. J'avais pris le temps de faire deux tresses d'écolière pour changer, c'est raté ! Rory est juste vêtu d'un pantalon de jogging gris pâle et d'un débardeur blanc qui moule divinement sa musculature. Miam ! Ses cheveux paraissent plus longs que dans mon souvenir, mais entre le casque moto et la pluie, c'est normal.

Gnark-gnark ! Je me coule entre ses jambes écartées et me lèche les lèvres, savourant par anticipation le big eskimo que je vais me taper. Je vais lui administrer la pipe de sa vie, à mon pauvre petit motard ! Et cette fois, sans m'éborgner, sans m'exploser le crâne, sans...

Pour un peu, on croirait que je suis une miss catastrophe, non mais ! Bon, c'est pas tout ; concentrée sur la bête, faut que je descende le jogging si je veux atteindre le sucre d'orge. Allez, hop ! Des deux mains j'abaisse le tissu (très souple et même un peu lâche), libérant la lourde matraque de chair. Putain, il est monté comme un poney, ce gars ! Si je l'amène au zoo, ils vont le garder. Pas de ça : il est à moi, ce canasson polisson.

Gloup ! J'engloutis la colonne assez facilement car elle n'est pas encore trop rigide. Je salive un peu trop et quelques larmes coulent sur mes joues, mais j'insiste. En apnée, je pompe et lèche la base qui distend mes lèvres. C'est du lourd, je vous le dis ! J'ai l'impression d'être intubée jusqu'à l'estomac quand mes lèvres

entourent la base du bazooka. Heureusement que j'ai une technique sans faille, sinon jamais je n'aurais pu ingurgiter un salami pareil. Je recule pour respirer et léchouille le mât de cocagne à présent bien raide, puis je replonge à l'assaut de ma cheminée de fée.

Tiens, il se réveille, mon motard chéri. Se frotte les yeux, me découvre.

— Oh, putain, c'est pas vrai !

— Hé hi, hé 'rai (essayez de parler la bouche pleine, vous m'en direz des nouvelles).

— Continue, ma puce, c'est mon meilleur réveil depuis longtemps. Viens me lécher les couilles, elles n'attendent que ça.

— À 'ord. (Je me recule et avale le filet de salive qui unit ma lèvre inférieure à son gland luisant.) Je te ferai tout ce que tu veux, mec. Je suis désolée pour ta moto, tu sais.

— Quelle moto ? Oh merde...

— Ouais, ma moto ! lance une voix courroucée derrière moi.

Y a de l'écho ? Je tourne la tête vers l'entrée et y découvre un deuxième Rory. En tenue de motard ruisselante, le casque à la main et la mine furibarde. Mes yeux passent de Rory-la-bite-en l'air à Rory-le-motard sans y croire vraiment. Il y a eu une faille spatio-temporelle façon « Code Quantum », et... et... et merde.

Que je peux être cruche ! Je fusille du regard le beau mec que je suçais avec application une minute plus tôt ; il n'a même pas la décence d'afficher une mine contrite, le gonze ! Sa bite garde au contraire toute sa vigueur, luisante de salive. Un vrai appel à fumer la pipe, je vous le dis. Incertaine, je me redresse, prenant un peu de recul par rapport à... Noël : c'est ça, le prénom du frère Gallagher. Je le toise d'un œil qui essaie d'être furibond ; j'ai du mal parce qu'il est super bien gaulé : c'est une copie conforme de Rory, quasiment son clone. Y a pas idée de se ressembler autant, merde !

— Euh, je... je voulais te faire une surprise, me faire pardonner pour ta moto. Alors je me suis dit...

— Tu t'es dit qu'en suçant mon frère, tu me ferais plaisir.

— Hé, frérot, elle taille des pipes mieux qu'une pro, cette meuf. En plus, elle est super canon ! Enchanté, Mademoiselle ; je m'appelle Noël, je suis le jumeau du mec qui fait la tronche près de l'entrée.

RORY

Putain, je vais le tuer, ce connard ! À peine il voit ma... ma quoi, au juste ? Ma collègue, ma petite amie, ma compagne ? Enfin bon, à peine il la voit qu'il se fait sucer la bite, le profiteur ! En plus il reste la queue à l'air, dure comme un os ; j'espère qu'elle lui fait autant mal que la mienne, parce que je suis à l'étroit dans mon jean mouillé...

Faut dire, elle est presque à poil avec juste une minijupe retroussée qui ne cache plus grand-chose et des tennis roses à ses petits pieds... Je lui fais signe de venir vers moi d'un index comminatoire et elle a la sagesse de ne pas discuter. Je l'ai un peu mauvaise de l'avoir trouvée en train de faire une gâterie à mon fumier de frère. La mine penaude, ma blondinette s'approche ; sa poitrine bien pleine roule librement à chaque pas, projetant ses tétons turgescents qui démontrent clairement son excitation. Tout d'un coup j'ai chaud, ma bite menace d'exploser le tissu de mon pantalon.

— Alicia, je ne peux pas te laisser cinq minutes : il faut que tu fasses une connerie.

— Hein ? C'est elle, Alicia ? Ta collègue ? rugit Noël. Tu me l'avais décrite comme un vieux pot à tabac ! Pour le coup, je veux bien m'en rouler une et la fumer !

Elle me regarde d'un air suspicieux puis éclate de rire quand elle comprend que j'essayais d'éloigner mon frère de ses jupons. Puis elle se hausse sur la pointe des pieds et m'embrasse sur la bouche, dardant sa langue entre mes lèvres. Comment résister ? Je réponds à sa demande et nous entamons un échange de salive fort jouissif. Mes mains glissent comme par magie sous sa jupe,

caressent son joli cul nu. La coquine n'a même pas de string, ouais ! Mes doigts rencontrent entre ses fesses une protubérance suspecte. Surpris, j'interromps notre baiser pourtant torride pour interroger cette petite dépravée dont les prunelles brillent de malice.

— C'est ce que je pense ?

— Je crois que oui. Pour me faire pardonner, je voulais te donner mon petit trou. Mais comme tu es monté comme un baudet, j'ai préféré me préparer et porter un plug anal : je n'ai pas envie de finir estropiée au point de porter des couches.

— Tu es bien dévergondée, mais tu me plais comme ça.

— Hé, vous deux, ça vous dérange pas si j'existe ? Je dormais tranquillement, je me réveille en plein rêve érotique avec une blonde qui me pompe le dard comme une affamée, et là elle me laisse avec une gaule d'enfer : c'est pas sympa de pas finir le travail !

ALICIA

Putain, son frère est une vraie plaie ! Rory scrute mon visage pour essayer de percer mes sentiments. J'hésite, en pleine confusion. Je ne veux pas non plus en rajouter en expliquant que j'ai a-do-ré sucer le sucre d'orge géant de son frère ; je sens qu'il vaut mieux faire profil bas. Je hausse les épaules et opine du chef.

— Quand je suis entrée, il dormait comme un petit loir, le Dom Juan. J'ai cru que c'était toi, bien sûr, et j'ai déballé sa marchandise – du très beau matériel, soit dit en passant – et je lui ai fait une gorge profonde façon Washington Post du temps de Nixon. Tu es arrivé avant que je le...

— Je confirme. Vous n'allez pas me laisser avec ça ! rétorque Noël en montrant son mât de misaine.

Merde, c'est vrai que son bazooka ne risque pas de rentrer dans son étui : il ne débande même pas d'un pouce ! Apitoyée, je tente d'amadouer Rory en battant des cils à la manière de Betty Boop. Il pousse un gros soupir, fataliste.

— Tu es prête à te sacrifier pour lui éviter d'avoir à se palucher ?

— Ben, c'est pas un gros sacrifice non plus, tu sais. Et puis c'est un peu ma faute s'il est dans cet état.

— Ouais, frangin, rappelle-toi que je roupillais, moi ! Et on n'a pas idée d'être aussi bien foutue !

Je vais le baffer, ce connard de jumeau. Même pas capable de faire profil bas. Enfin, je me comprends, parce que de profil, il porte haut les couleurs de la famille Gallagher... Bon, Alicia, faut montrer que tu as bon cœur. Je réalise alors que jamais je n'ai fait l'amour avec deux hommes en même temps. Le fait qu'ils soient jumeaux ajoute un certain piquant à l'affaire. D'ailleurs, ils sont si jumeaux que ce n'est même pas du stupre de coucher avec les deux ensemble ! Bien sûr, maman brandirait son crucifix, et mamie... Non, il vaut mieux pas savoir ce que ferait mamie ! Allez, je me lance.

— Bon, lancé-je d'un ton allègre. On y va ou on se rhabille et on fait un scrabble ?

— Il n'y a que toi à poil, remarque Rory, l'œil égrillard. Et pas question que tu te rhabilles ; j'adore le spectacle et je compte bien en profiter. Même si mon trou du cul de frangin doit en être.

— Hé, proteste ledit frangin, je n'y suis pour rien, moi ! Je dormais...

— Ça suffit, les clones ! Je file aux toilettes et je vous rejoins dans trois minutes. En attendant, arrêtez de vous chamailler comme des gosses !

Ouais, c'est exactement ça, ce sont juste deux gamins montés en graine qui jouent à celui qui a la plus grosse. Enfin, je me comprends : de ce côté-là, ils sont aussi largement pourvus l'un que l'autre. Rory m'indique la porte des toilettes ainsi que celle de la chambre où ils vont m'attendre. Je me précipite car ma vessie menace d'exploser. Problème : alors que je me redresse après une miction éléphantesque, le plug s'échappe perfidement, ceci juste comme j'appuie sur le poussoir de la chasse d'eau.

Le cauchemar : « Sanibroyor vs plug » en 3D et son surround ! Dans un crissement de métal tordu accompagné de mes hurlements suraigus, la cuvette fait un bond d'un mètre de haut avant de retomber avec fracas. Aspergée copieusement d'eau froide qui jaillit d'une conduite sectionnée, je glapis et me rue dans le couloir alors que la lumière s'éteint dans toute la maison.

Les yeux brouillés de larmes, je m'écrase contre un torse massif. Rory. Ou Noël. Je m'en fiche. Je l'entoure de mes bras et sanglote contre sa poitrine alors que l'autre frère, parti constater les dégâts, pousse des jurons dénotant une grande inventivité. Ce doit donc être Rory.

— Les chiottes sont mortes : le sanibroyeur a traversé la cloison, pété deux conduites d'eau et fait disjoncter le tableau.

— Good job, Alicia, ricane le perfide Noël dont la virilité tente sournoisement de pénétrer mon nombril. Tu as fait comment ?

Règle n°32 :

Accorder du repos aux membres fatigués.

Synopsis NCIS - Saison 14 - Épisode 7 : Le voisin d'un Marine recueille un chaton abandonné à Paris (Texas). Le NCIS enquête. Gibbs se marie pour la quatrième fois : avec McGee. Encouragé, Ducky se marie avec Abby. Bishop entre dans les ordres. Fin de saison et fin de série.

RORY

Putain... Alicia, c'est la fille de Calamity Jane et d'Attila ! En une demi-heure chez moi elle est arrivée à provoquer un tsunami. Mais nom de Dieu, qu'elle est bandante, et vive, et brillante ! Bon, j'ai coupé l'eau mais il y en a au moins dix centimètres partout. Ça va mettre quinze jours à sécher. Bon, où ils sont, les deux boulets de ma vie ?

Je vais dans le séjour et... c'est pas vrai, ils sont enlacés. Alicia est presque nue, juste sa minijupe retroussée sur ses (jolies) fesses et... je pète un câble.

— Mais c'est pas vrai ! Elle détruit ma maison et elle continue à fricoter avec mon frère comme si de rien n'était... Je rêve !

Noël me fait les gros yeux, nettement réprobateur. Il commence à ouvrir la bouche comme Alicia s'écarte de lui et se tourne vers moi, le visage défait et baigné de larmes. Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose mais se ravise, baisse la tête et file comme une

flèche, se baissant juste pour ramasser son top qui flotte près de la porte d'entrée. Avant que j'aie pu réagir elle est partie. La porte claque.

Le silence, juste troublé par le glouglou de l'eau qui s'écoule doucement par les interstices du vieux parquet. Le salon est plongé dans la pénombre, juste éclairé par un lampadaire de la rue. Je suis atterré, je sais que j'ai merdé. D'ailleurs mon enfoiré de frangin me le confirme alors qu'un moteur de voiture rugit dehors.

— Tu attends quoi, bordel ? Alicia se barre en chialant et tu la laisses faire ? Elle est foutue d'avoir un accident, voire pire. Et toi tu restes en arrêt sur image, comme un con... Y a des fois, je te foutrais des baffes.

— Je... commencé-je, désemparé.

— Mais casse-toi, nom de Dieu ! Fous le camp et rejoins-la avant qu'elle fasse une connerie.

Je sors enfin de ma torpeur et de la maison : il pleut à verse, un rideau serré qui limite la visibilité à vingt mètres maxi. Alicia n'est plus là, bien sûr ; la rue est déserte. Qui sortirait par un temps pareil ? Bon, elle est partie, mais où ? Je n'ai pas son adresse exacte, et Venice est vaste. Je rentre en trombe en criant :

— Nono, téléphone à la CBS, ou plutôt à beau-papa, et dégote-moi l'adresse d'Alicia. Je prends la voiture et tu m'appelles dès que tu as le renseignement.

— Bien chef, oui chef ! C'est pas malheureux que tu te remues enfin le cul. Cette nana, en plus d'être canon, a l'air de tenir à toi, ce qui est surprenant, mais elle doit te trouver quelque chose, un truc invisible qui dépasse mon entendement.

Je prends un vieil imper froissé et pars en grommelant après les frères débiles qui devraient vivre en Australie, voire plus loin. Quand j'entre dans la voiture pourtant garée tout près, je suis trempé comme un canard. En jurant, je démarre sur les chapeaux de roues et file vers Venice. Je suis obligé de diminuer la vitesse jusqu'à me traîner comme un escargot asthmatique : entre la pluie

torrentielle et la circulation au ralenti, pas possible de jouer à Andretti.

Je me suis garé et je tambourine sur le volant comme un malade quand Nono m'appelle. Il me donne non pas une, mais deux adresses : celle d'Alicia et celle de ses parents. Un quart d'heure après je suis à la première adresse. Pas de Mini à l'horizon, mais par acquis de conscience je me rue contre la porte que je cogne du poing plusieurs fois, essayant même d'ouvrir, en vain. Merde, où est-elle passée ?

Plan B. Je remonte dans mon bolide et file chez les parents d'Alicia. Enfin, je file... je me traîne, déjà à cause de la circulation, mais aussi parce que je cherche mon chemin dans un secteur que je ne connais pas. Hyper-chicos, ledit secteur ; les parents n'ont sûrement pas besoin de l'Obamacare : ils ont une grande maison style hacienda en pisé qui doit coûter un bras, voire les deux. Au moins n'est-elle pas tape-à-l'œil comme celles construites autour. Les nouveaux riches, j'vous jure...

Bingo : la Mini est stationnée devant le garage, l'accès côté conducteur largement ouvert. Je me gare derrière elle et claque la portière en passant puis vais sonner. Une jolie Black en jean slim et tee-shirt des Spurs ouvre la porte et sourit en me voyant.

— Noël ? Bonsoir. Tu connais les Riverside ?

— Désolé, mais je suis Rory, le frère de Noël. Je travaille avec Alicia ; je peux la voir ?

Elle s'aperçoit que je suis trempé et me fait malgré tout signe d'entrer.

— Excusez-moi ; je croyais... C'est fou ce que vous ressemblez à Noël ! Moi, c'est Angela, la gouvernante de la maison. Vous me suivez ? Nous étions en train de boire un verre au coin du feu.

Elle me fait traverser le hall, un couloir et un grand salon pour accéder à une bibliothèque chaleureuse éclairée par quelques appliques et une belle flambée dans une cheminée massive. Alicia

est vautrée dans un fauteuil club, un verre ballon dans la main ; elle paraît perdue dans ses pensées.

— Ali, prévient mon cicérone, c'est ton collègue Rory qui a bravé la tempête pour te voir...

— Rory ? Pourquoi t'es venu ? geint-elle d'une voix pâteuse. Angie, tu n'aurais pas dû le laisser entrer ; j'ai démoli sa maison et je suis bonne à rien.

Angela ouvre ses deux mains paumes en haut en faisant la moue, signe d'embarras et d'impuissance. M'est avis que la môme Alicia a noyé son chagrin dans l'alcool depuis son arrivée, et en y mettant du cœur. Je m'approche et m'agenouille devant ma jolie blonde qui pose ses yeux voilés sur moi.

ALICIA

Putain, il est venu jusqu'ici pour m'engueuler malgré le temps pourri ; il doit être grave furax. Faut dire que j'ai mis le paquet, ce soir : j'ai commencé par tailler une pipe à son frère devant lui puis j'ai inondé sa maison, tout fait disjoncter... Je suis partie quand il a commencé à hurler après moi. Si ça se trouve, sa maison est complètement détruite, et son frère...

— Il est pas mort, ton frère, non ? Je sais pas comment j'ai fait, mais je te jure : j'ai pas fait exprès.

— Mais non, il lui arrive jamais rien de grave à Nono, t'inquiète pas.

— Je crois que c'est arrivé quand j'ai perdu le plug aux toilettes ; il est tombé de mes fesses direct dans le broyeur et alors tout a explosé autour de moi.

Un silence, puis j'entends un hoquet : Angie est prise d'un fou-rire qui la plie en deux ; elle pleure en se tapant le ventre sous mes yeux incrédules. Rory prend ma tête entre ses deux mains et embrasse mon front si tendrement que je me mets à pleurer.

— Tu... tu vas pas me tuer ?

— Pas tout de suite, non. J'ai d'autres idées en tête n'incluant pas le meurtre. Comme te demander de m'épouser.

Mon cerveau fait tilt. J'en suis à me demander si j'ai bien entendu quand une voix grave fige mon sang dans mes veines : mon père entre dans la bibli de sa démarche à la Fred Astaire.

— En ce cas, j'espère que vous êtes bien assuré.

— Bonsoir. Monsieur Riverside, je présume ? Je suis Rory Gallagher.

— Le chanteur ? s'étonne mon père.

Bien sûr, Rory me regarde avec un air genre « je te l'avais dit que j'ai un nom connu ». Connu des vieux, ouais !

— Eh non, je suis juste scénariste, comme votre fille.

— Et vous avez l'idée saugrenue de vouloir l'épouser... Donc vous venez me demander sa main en grande tenue, pour en imposer ?

Papa toise Rory avec un intérêt manifeste ; il faut dire que celui-ci est pieds nus, son jean noir est trempé et sale, sa tenue étant complétée par un antique imper froissé et couvert de taches grasses ou noires, voire les deux. Très fashion week !

— Vous ne croyez pas si bien dire, Monsieur. C'est à peu près tout ce qui me reste après le passage du cyclone.

— Le cyclone, moui... susurre mon père en louchant de mon côté. Et vous avez fait de sérieuses études de météorologie avant de penser être capable d'en épouser un. Ou une...

— Disons une. La plus belle des tempêtes tropicales, Monsieur.

— Certes, je n'en disconviens pas. Quant à ce que j'ai entendu en arrivant, je préfère ne pas savoir comment ma fille chérie occupe ses fesses.

— Papaaa ! protesté-je, mes oreilles prenant feu en constatant que papa a entendu l'épisode du plug. S'il te plaît, arrête !

— Tu as raison, Ali. Alors, que penses-tu du fils de l'inspecteur Columbo ? m'interroge papa en désignant Rory et son imper pourri.

Cette toute simple question m'arrête net en plein auto-apitoiement, me plongeant dans la confusion la plus totale. Euh... Rory ?

Ce que j'en pense ? À part qu'il a la plus grosse bite de tout Los Angeles... Enfin bon, je les connais pas toutes non plus ; et je ne crois pas que ce soit la réponse appropriée à donner à son père. Je réalise que le public présent (papa, Angie et Rory) me regarde avec curiosité ; ils sont suspendus à mes lèvres, en attente. Et je constate alors que Rory est anxieux : il se mord la lèvre inférieure tout en passant la main dans ses cheveux en pétard. C'est la première fois que je le vois comme ça. Je ne peux plus résister et m'approche de lui jusqu'à être à trente centimètres maxi ; je lève les yeux et lui souris. Inexplicablement, une larme coule sur ma joue.

— Oui.

Ma voix est juste assez ferme pour émettre un croassement, tellement ma gorge est serrée, mais il a compris. Ses yeux de cocker s'illuminent et il me prend dans ses bras, serrant à me péter deux ou trois côtes. Et il m'embrasse. Avec la langue et tout. Vous ai-je dit qu'il embrasse divinement ? En dix secondes je prends feu de haut en bas ; je noue mes mains sur sa nuque tout en écrasant mon pubis contre son érection toujours aussi vaillante.

Un cliquetis rapide de talons aiguilles me signale l'arrivée de maman.

— Mon Dieu, mais que fait donc cet homme à embrasser Ali au milieu de la bibliothèque ? Il a perdu l'esprit ?

— Eh bien, c'est exactement ça, explique papa ; cet homme ici présent va épouser notre fille.

— Le pauvre garçon... il ne sait pas ce qui l'attend !

— Si, apparemment. Ce qui me laisse perplexe, je ne te le cache pas.

— Peut-être sort-il du bagne, ou alors il vient de finir une mission sur Mars, et il est tellement en manque que la première femme qu'il a trouvée...

— Papa, maman, vous avez fini votre cirque ? Je l'aime ; il a fallu que papa me demande ce que je pensais de Rory pour

le comprendre. Alors j'attends votre bénédiction plutôt que des blagues à deux balles.

Mamie déboule à son tour, un calibre 45 à la main en criant façon inspecteur Harry :

— Fais-moi plaisir, dégaine ! Et lâche ma petite-fille, misérable !

Pour faire bonne mesure, elle tire deux fois en l'air, pulvérisant un bon mètre carré de plafond et emplissant la pièce d'un nuage de plâtre. Rendons justice à mon chéri qui tressaille à peine et n'urine pas de trouille sur le parquet. Il nous faut ensuite une longue minute pour recouvrer notre audition, laps de temps pendant lequel mes parents roulent de gros yeux à mamie qui ne paraît pas le moins du monde perturbée : elle agite son calibre fumant en sifflotant un air de western.

— Mamie, interviens-je, range ton artillerie ! Je te présente Rory, mon fiancé.

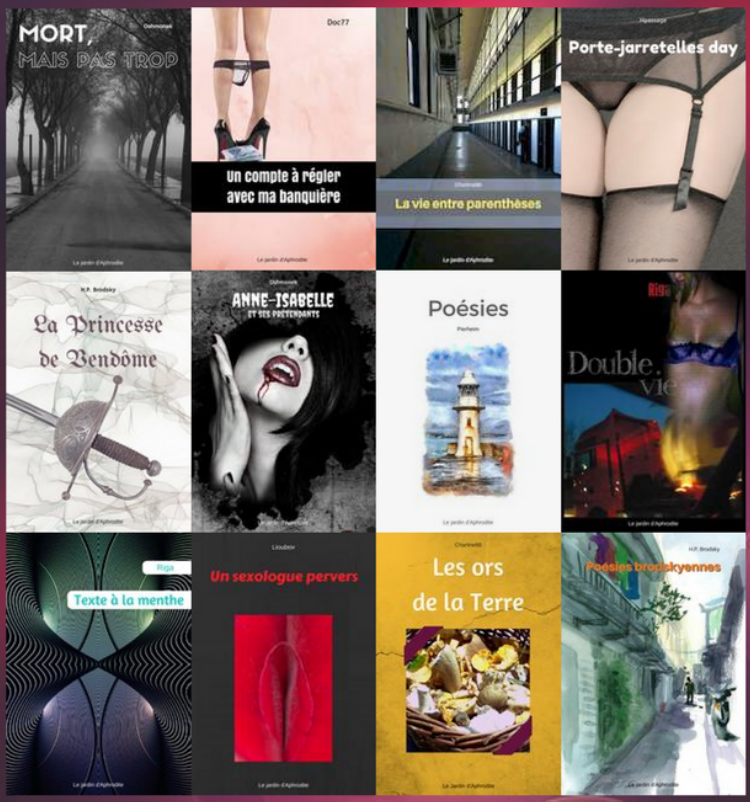
— Putain, le beau mâle ! Et il paraît armé lourdement, à voir la bosse dans son jean. Compliments, Ali. Quand tu en auras assez de lui, tu me le prêteras ?

Je crois que je tiens beaucoup de mamie ; ses gènes ont dû sauter une génération !

FIN

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite